



HAL
open science

Présence et absence de la formation linguistique dans quelques romans-mémoires (1731-1750) : des styles “ épistémologiques ” ?

Audrey Faulot

► To cite this version:

Audrey Faulot. Présence et absence de la formation linguistique dans quelques romans-mémoires (1731-1750) : des styles “ épistémologiques ” ?. Sabine Lardon; Michèle Rosellini. *L’Imaginaire des langues. Représentations de l’altérité linguistique et stylistique (XVIe-XVIIIe siècle)*, 15, Droz, 2019, Cahiers du GADGES, 978-2-364-42081-6. hal-03156926

HAL Id: hal-03156926

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-03156926>

Submitted on 2 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Présence et absence de la formation linguistique dans quelques romans-mémoires (1731-1750) : des styles « épistémologiques » ?

Audrey Faulot, Université Paris Nanterre

Le XVIII^e siècle voit l'essor des romans-mémoires racontant la trajectoire d'un mémorialiste souvent affecté par un défaut de naissance. Ils se répartissent en deux ensembles : soit le mémorialiste, dans la lignée du modèle des Mémoires historiques, est un homme ou une femme de qualité, soit, selon une subversion des codes du genre, il est d'une condition inférieure. Dans la première catégorie, on trouve les « hommes de qualité » prévostiens : le Cleveland du *Philosophe anglais* (1731-1739) est un bâtard de Cromwell, le Montcal des *Campagnes philosophiques* (1741) un noble qui, ayant dû s'exiler à la suite d'une affaire compromettante, a perdu sa haute fonction militaire. Se rencontrent aussi dans ce groupe des réécritures et parodies, dont celle de Mouhy : dans les *Mémoires d'une fille de qualité qui ne s'est point retirée du monde* (1747), l'héroïne, Agnès, est née de l'adultère de sa mère. Dans tous ces cas, le héros ou l'héroïne est donc bien affecté(e) par un accident de naissance. Dans les romans-mémoires qui mettent en scène des héros parvenus, c'est leur origine infamante qui sert de moteur à l'intrigue narrative : le Jacob de Marivaux (*Le Paysan parvenu*, 1734-1735) est le fils d'un fermier de Champagne, la Jeannette de Mouhy (*La Paysanne parvenue*, 1735-1737) est la fille d'un « homme de rien¹ », celle de Gaillard de la Bataille (*Jeannette seconde ou la nouvelle paysanne parvenue*, 1744) est issue d'un « riche Fermier », « qu'on appelle plus vulgairement un Cocq de Village² ». Si ces deux situations sont différentes, elles se rejoignent en ce que la trajectoire du héros ou de l'héroïne l'amène souvent à occuper une place qui diffère de celle que lui assignaient ses origines. Ce parcours justifie la prise de parole mémorielle car, comme le montre René Démoris, le choix de la première personne trahit toujours un « manque d'être³ » que la rédaction des Mémoires doit venir pallier.

La question de l'origine et de la formation linguistiques se pose d'autant plus fortement dans ces ouvrages que le mémorialiste a été amené à changer d'espace ou de milieu. C'est là un *topos* des Mémoires, que reprennent et détournent les romans-mémoires⁴. Le mémorialiste est censé être un homme ou une femme de qualité qui possède, par son origine et par son éducation, une parfaite maîtrise de sa langue. Dans les Mémoires, la formation linguistique et rhétorique du mémorialiste peut ainsi faire l'objet de quelques lignes, qui résument brièvement son passage dans telle ou telle institution chargée de lui délivrer les savoirs nécessaires à sa condition. Il n'y a pas lieu de s'attarder outre mesure sur cette étape, puisqu'elle ne sert qu'à établir la coïncidence entre le rang du mémorialiste et sa posture énonciative. Mais lorsque l'œuvre fait apparaître un décalage manifeste entre l'origine du héros et la maîtrise du discours dont il fait preuve dans son récit, la formation linguistique prend une tout autre dimension. Ce décalage est à l'origine des critiques que certains contemporains de Marivaux ont pu adresser au *Paysan parvenu* : comment Jacob,

¹ Mouhy, *La Paysanne parvenue*, éd. Henri Coulet, Paris, Desjonquères, 2005, p. 35.

² Nous citons ici l'édition de 1758 : Gaillard de la Bataille, *Jeannette seconde, ou la nouvelle paysanne parvenue*, Amsterdam, Société des Libraires, 1758, p. 5.

³ R. Démoris, *Le Roman à la première personne du Classicisme aux Lumières* [1975], Genève, Droz, 2002, p. 455.

⁴ La différence tient au fait que, dans les romans-mémoires, le héros est un personnage fictif : son rapport à l'histoire est donc très différent.

un simple paysan, pourrait-il s'exprimer d'une façon aussi soignée ?⁵ Ce paradoxe s'explique si l'on considère que le mémorialiste prend la plume une fois arrivé à la fin de sa vie : la langue qu'il parle serait le marqueur de son ascension sociale ; mais c'est là un phénomène d'autant plus complexe à saisir que plusieurs romans-mémoires de l'époque restent inachevés, comme *La Vie de Marianne* ou *Le Paysan parvenu*. Le roman-mémoires suppose ainsi la postulation d'une fiction de style – soit la langue et le style que le mémorialiste présente comme siens.

Aussi s'attendrait-on à ce qu'une large part du roman-mémoires fût consacrée à la formation linguistique et stylistique du héros ou de l'héroïne, pour établir la logique d'un parcours qui passe souvent, dans le cas des parvenus, par une véritable métamorphose du langage, et, dans le cas des héros de qualité, par la fréquentation de différentes aires linguistiques. On s'y attendrait d'autant plus qu'à partir des années 1730 – moment où le genre connaît un essor sans précédent –, la diffusion des thèses empiristes a mis l'accent sur l'éducation et la formation de l'individu. Le roman-mémoires, en raison de son dispositif rétrospectif, offre un point de vue privilégié sur le développement de la subjectivité et la formation de l'entendement.

Or, les romans-mémoires de l'époque traitent de façons très différentes la question de la formation linguistique⁶. Elle fait parfois l'objet d'un long développement, comme dans *Le Philosophe anglais*, où l'on voit le héros apprendre une langue étrangère ; d'autres fois, comme dans *La Paysanne parvenue* ou *Jeannette seconde*, elle est en sourdine. Mais nous devons alors supposer que cette absence est le fait du mémorialiste, qui organise ses Mémoires de façon à n'y présenter que certains éléments. Nous nous proposons ici d'étudier les formes de l'apprentissage linguistique dans un ensemble de romans-mémoires publiés entre 1731 et 1750 (de Prévost, Marivaux, Mouhy, Gaillard de la Bataille, Catalde et Digard de Kergette). Voit-on le héros apprendre la langue qu'il parle dans ses Mémoires, dans une perspective qui accorderait une large place à la formation empirique, ou la langue du mémorialiste est-elle l'expression de sa qualité, dans une perspective essentialiste ? La révélation ou la dissimulation de la formation linguistique apparaît, dans les œuvres, à travers les procédés utilisés par le mémorialiste – qui maîtrise sa narration – pour faire entendre ou faire disparaître la langue d'origine : les discours indirect ou narrativisé, par exemple, recouvrent les paroles du *je* narré par la langue que manie le *je* narrant.

Nous chercherons ainsi à dégager la représentation que les narrateurs-mémorialistes se font de leur langage d'origine, selon la façon dont ils racontent leur formation linguistique. Nous nous intéresserons à l'imaginaire, non d'une langue en particulier, mais de la formation linguistique elle-même, pour mettre en évidence les différentes conceptions de l'identité qu'il implique – puisque, dans le contexte d'écriture de ces ouvrages, le langage est censé être en lien étroit avec l'être.

⁵ Parmi ces nombreuses critiques, mentionnons celle qui apparaît dans *Paris ou le Mentor à la mode* de Mouhy : lors d'une conversation sur *Le Paysan parvenu*, un personnage se plaint que le personnage du paysan est invraisemblable, parce qu'il s'exprime comme « un Auteur de morale » (Mouhy, *Paris ou le Mentor à la mode*, Paris, Pierre Ribou, 1735, p. 134-137).

⁶ On se bornera ici à une analyse de la langue, et non du style, qui demanderait une étude à part entière.

Parler ou ne pas parler sa « langue naturelle »

C'est chez l'abbé Prévost qu'on trouve les plus longs développements consacrés à l'apprentissage des langues. Rien d'étonnant à cela, si l'on considère que Prévost lui-même s'intéressait particulièrement à la question : ayant séjourné en Angleterre et en Hollande à plusieurs reprises⁷, il s'est distingué comme traducteur⁸. Il a également créé un périodique dans lequel il commentait et parfois traduisait de nombreux textes étrangers⁹, ainsi qu'un dictionnaire présentant la définition « des mots français dont la signification n'est pas familière à tout le monde, ouvrage fort utile à ceux qui ne sont pas versés dans les langues anciennes et modernes¹⁰ ».

Dans ses nombreux romans-mémoires, Prévost prend souvent pour sujet l'émigration : dans ce cas, la question de la formation linguistique est particulièrement importante, car elle met en avant le décalage entre la langue que le héros aurait dû, de par son origine, employer, et celle qu'il a été amené à utiliser au cours de ses aventures. Le héros des *Campagnes philosophiques ou Histoire de M. de Montcal* est un huguenot qui, contraint de passer en Angleterre, a terminé sa vie comme aide de camp du Maréchal de Schomberg. L'éditeur fictif, qui dit tirer son récit des propres Mémoires de Montcal – mystification qui tient aux codes du genre – ne se présente pas seulement comme un compilateur ou un arrangeur, mais il réécrit le texte de Montcal pour corriger la langue du narrateur-mémorialiste. Ainsi que le dit l'auteur de l'Avant-propos, en commentant son entreprise :

[L'éditeur] s'est déterminé à ne pas faire d'autres changements dans le manuscrit de M. de Montcal, que ceux qui regardent l'expression. On ne sera pas surpris que l'ouvrage d'un Français qui avait perdu l'usage de sa langue naturelle en Angleterre, ait eu besoin de cette sorte de correction.¹¹

Il nous est donc suggéré que l'émigration subie par Montcal a profondément altéré la personnalité du héros, qui n'était plus capable de s'exprimer parfaitement dans sa langue d'origine. Cette question n'est pas explicitée dans le roman, qui se concentre sur une période assez courte et qui n'est pas formellement achevée, mais l'auteur de l'Avant-propos signale ainsi que le parcours du héros s'est accompagné d'une altération linguistique qui met en évidence la perte des origines.

Dans d'autres cas, l'éditeur peut jouer le rôle d'un véritable traducteur. *Le Philosophe anglais ou Histoire de M. Cleveland* s'ouvre sur une préface rédigée par le héros du premier

⁷ Jean Sgard, *Vie de Prévost (1697-1763)*, Québec, Presses universitaires de Laval, 2006.

⁸ Prévost a notamment traduit en français *Clarisse Harlove* de Richardson. Sur cette question, voir la section « Travaux critiques sur Prévost traducteur » dans la bibliographie donnée par Shelly Charles dans son édition : Samuel Richardson, *Histoire de Clarisse Harlove*, Paris, Desjonquères, 1999.

⁹ *Le Pour et Contre : ouvrage périodique d'un goût nouveau, dans lequel on s'explique librement sur tout ce qui peut intéresser la curiosité du public, en matière de sciences, d'arts, de livres, d'auteurs, etc. sans prendre aucun parti, et sans offenser personne / par l'auteur des Mémoires d'un homme de qualité*, t. I à t. XX, Paris, Didot, 1733-1740.

¹⁰ Prévost, *Manuel lexique ou Dictionnaire portatif des mots français dont la signification n'est pas familière à tout le monde [...]*, Paris, Didot, 1750.

¹¹ Prévost, *Campagnes philosophiques ou Histoire de M. de Montcal*, texte établi par Jean Oudart, dans *Œuvres de Prévost*, dir. J. Sgard, t. IV, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1982, p. 247.

roman-mémoires de Prévost, l'homme de qualité. Celui-ci rencontre un des fils de Cleveland, qui lui confie le manuscrit contenant les Mémoires de son père, écrits en anglais :

Je lui demandai quelle raison il avait de condamner aux ténèbres un ouvrage qui plairait vraisemblablement au public ? Il me répondit que la seule qu'il l'empêchait de le publier était la difficulté de mettre le manuscrit en ordre, et de donner un air d'histoire et de narration suivie à des événements dont le fil était interrompu en quantité d'endroits. Je me serais chargé de ce soin sans balancer, si j'eusse su la langue anglaise assez parfaitement pour me flatter de pouvoir atteindre aux agréments du style ; mais comme il y a bien loin de la simple intelligence d'une langue au talent de l'écrire avec politesse, je me bornai au dessein d'entreprendre en français ce que je ne me sentais point capable d'exécuter en anglais.¹²

La préface met ici en évidence le passage d'une langue à l'autre. Ceci sert la mystification : il faut bien expliquer comment Cleveland, qui a terminé sa vie en Angleterre, pourrait être l'auteur d'un ouvrage en français. Mais cette traduction fait en réalité écho au parcours du héros lui-même, qui est passé de l'Angleterre à la France dans sa jeunesse et a pratiqué la langue française pendant la majeure partie de sa vie. En effet, Cleveland, fils bâtard de Cromwell, a été élevé par sa mère à l'écart du monde. Celle-ci entendait contrôler les connaissances, notamment linguistiques, auquel son fils était exposé, de façon à le former selon son idéal : créer un homme sans passions. Dans cette éducation, la question des langues à apprendre occupe une large part. Comme le remarque le narrateur :

En général, elle était fort prévenue contre l'étude des langues. Elle les appelait la peste de la raison et la ruine du jugement. Cette multitude de traces que forment tant de mots barbares et étrangers dans le cerveau d'un enfant produit une confusion irréparable. Ce serait un grand mal, disait-elle, qu'on ne pût faire de progrès dans les sciences qu'après avoir donné une partie de sa vie à l'étude des langues : mais puisqu'on peut se passer de ce secours, c'est une folie extrême de se charger la tête d'un fardeau inutile. Cinq ou six années qu'on emploie dans la jeunesse à tourner un peu de latin ne contribuent que d'une manière bien faible et bien éloignée à conduire les hommes à leur principal but, qui doit être de se rendre sages et heureux. Ce n'est point la mémoire, ajoutait-elle, c'est le cœur et l'esprit qu'il faut cultiver à cet âge ; de là dépend tout l'édifice du bonheur et de la vertu. Elle se contenta de me faire apprendre ma langue naturelle dans la dernière exactitude, parce qu'il est nécessaire à un homme de quelque naissance de s'exprimer poliment et de savoir écrire de même. Elle me fit ajouter à cette étude celle de la langue française, comme si elle eût prévu que mon étoile ne me destinait point à une vie tranquille. Peut-être vous trouverez-vous exposé, me dit-elle, à quitter un jour votre patrie : vous aurez besoin d'un langage qui puisse vous faire entendre des étrangers, et vous ne sauriez en apprendre de plus universel que le français.¹³

Le mémorialiste restitue ainsi le réquisitoire que prononce sa mère à l'encontre des langues – aussi bien « vivantes » qu'« anciennes¹⁴ ». L'apprentissage des langues est

¹² Préface du *Philosophe anglais ou Histoire de M. Cleveland*, dans Jean-Paul Sermain (dir.), *Cleveland, l'épopée du XVIII^e siècle*, Paris, Desjonquères, 2006, p. 258.

¹³ Prévost, *Cleveland*, éd. J. Sgard et Philip Stewart, Paris, Desjonquères, 2006, p. 44-45.

¹⁴ Élisabeth Cleveland se distingue notamment par son refus d'apprendre à son fils le latin.

présenté comme un facteur de corruption : elle dégraderait la qualité du jugement. Le principal défaut des langues est, à ses yeux, leur diversité : plusieurs mots se retrouvent associés à une même idée. D'où la volonté d'Élisabeth Cleveland de n'apprendre à son fils que sa « langue naturelle », c'est-à-dire la langue anglaise, dans le but de soumettre le cerveau en formation de l'enfant à un nombre réduit de « traces¹⁵ ».

La seule autre langue à laquelle sacrifie Élisabeth Cleveland, pour des raisons présentées comme purement pragmatiques, est le français. Cependant, le *je* narrateur ménage ici une prolepse – « comme si elle eût prévu que mon étoile ne me destinait point à une vie tranquille » : il prévient le lecteur qu'il sera effectivement amené à se servir de cette langue. Et en effet, à la mort de sa mère, qui intervient au début de sa jeunesse, Cleveland passera en France, où il s'établira finalement. Paradoxe, donc : la langue présentée comme étrangère sera finalement celle que pratiquera le héros pendant la majeure partie de sa vie, et même celle dans laquelle sera diffusé son manuscrit, puisque ce dernier sera traduit en français. Ce paradoxe apparaît, dans le texte, par les effets de décalage entre le *je* narré, qui écoute les paroles de sa mère, et le *je* narrateur, qui s'en distancie : dans la phrase « Elle appelait [les langues] la peste de la raison et la ruine du jugement », la mention du verbe de parole vient discrètement invalider les propos maternels, car le mémorialiste sait, par expérience, à quel point cette conception est incompatible avec la vie tumultueuse qu'il a connue.

On peut ainsi mettre en relation le parcours du mémorialiste et celui de son ouvrage : tous deux passent d'une langue à l'autre. Cleveland passe de l'anglais au français et retourne à la fin de sa vie à l'anglais, pour écrire ses Mémoires, tandis que son manuscrit connaît une nouvelle transposition de l'anglais au français. Ce phénomène est d'autant plus remarquable que cette ultime transposition est réalisée par un éditeur-traducteur qui se trouve être Renoncour, le héros du premier roman-mémoires de Prévost, lui-même un exilé qui a dû manier plusieurs langues au cours de sa vie. Renoncour explique ainsi comment, réduit en esclavage par les Turcs, il a dû apprendre leur langue : « La nécessité de m'expliquer et d'entendre les ordres qu'on me donnait me fit apprendre en peu de temps la langue turque ; elle me devint aussi familière que ma langue naturelle¹⁶ », écrit-il. Le polyglottisme des héros est ainsi le signe d'une destinée marquée par l'exil et le déracinement. La rencontre entre deux polyglottes, ménagée dans le au seuil du *Philosophe anglais*, se fait donc autour d'un point commun : tous deux ont été conduits à perdre le lien avec leur origine sociale – Renoncour parce qu'il est issu d'une branche reniée de la lignée familiale, Cleveland à cause de sa bâtardise. Dans tous ces cas, la discordance entre la langue pratiquée au cours des aventures et la langue d'écriture sert à mettre en évidence l'ampleur du parcours historique, pour ces héros-voyageurs destinés à parler une autre langue que leur « langue naturelle ».

La dissimulation de la formation linguistique

¹⁵ Cette perspective semble d'origine malebranchiste : lorsqu'un individu est affecté par une impression, celle-ci laisse en lui une trace qui influera sur le développement de son entendement.

¹⁶ Prévost, *Mémoires et aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde. Histoire du Chevalier des Grioux et de Manon Lescaut*, texte établi par Pierre Berthiaume et Jean Sgard, dans *Œuvres de Prévost*, éd. cit., t. I, 1978, p. 65.

Si la formation linguistique du héros est mentionnée dans ces romans, c'est donc bien parce que le mémorialiste insiste sur son parcours et sur l'altération qu'il a subie. À l'inverse, dans les romans-mémoires où le mémorialiste, d'une origine infamante, entend prouver qu'il est digne de la position qu'il occupe à l'issue de son parcours, la formation linguistique est le plus souvent passée sous silence. En effet, si le mémorialiste donnait à entendre la langue qu'il parlait à ses débuts, il révélerait par là même qu'il a usurpé sa position de mémorialiste.

On connaît l'argument de *La Vie de Marianne* : la narratrice, victime dans son enfance d'un accident qui l'a laissée sans identité, entend prouver qu'elle est d'ascendance noble. Le titre du roman répond à cette question : Marianne y présentée comme « comtesse », sans qu'on sache cependant, en raison du caractère inachevé du roman, si elle a acquis ce titre par mariage ou en faisant reconnaître son origine. Toute la démonstration de la mémorialiste repose donc sur un présupposé essentialiste : elle sent dans son « sang » des « délicatesses¹⁷ » qui ne correspondent pas au milieu populaire dans lequel elle a été élevée. Sa qualité d'origine est ainsi censée transparaître à travers son récit. Comme le dit également Jacob, le héros de l'autre roman-mémoires de Marivaux, qui ne cache pas son origine puisque celle-ci est connue de tous : « On est ce qu'on est, et le monde n'y a que voir¹⁸ ». La tautologie marque ainsi l'adéquation entre l'origine du héros et les qualités – en particulier d'expression – dont il fait preuve au cours de ses aventures.

Dans *La Vie de Marianne*, on ne voit ainsi jamais l'héroïne s'atteler à apprendre la langue qu'elle emploiera dans ses Mémoires. Il s'agit là d'une des différences majeures avec *Le Paysan parvenu*, qui est, comme l'ont noté plusieurs commentateurs, un grand récit de formation linguistique¹⁹. Dans des passages qu'il présente au discours direct, Jacob ne cache pas les tournures provinciales qu'il utilise au début de ses aventures. Alors qu'il a été recruté comme domestique, il dit à sa maîtresse : « Que le Ciel vous le rende, Madame, [...], dites-moi seulement si cela vaut fait, afin que je l'écrive à notre père²⁰ [...] ». Comme le remarque Érik Leborgne dans ses notes, en langage paysan, la première personne du pluriel est souvent utilisée à la place de la première personne du singulier. Plus loin dans le roman, Jacob emploie bel et bien la première personne du singulier²¹. La restitution de ces paroles au discours direct permet au mémorialiste de mettre en évidence son parcours social et d'insister sur la transformation linguistique du parvenu.

Ce décalage peut aussi être rendu dans la narration rétrospective elle-même. Ainsi, lorsque Jacob se contemple pour la première fois dans le miroir après que sa maîtresse lui a offert un habit neuf, il conclut : « Mon séjour à Paris m'avait un peu éclairci le teint ; et ma foi, quand je fus équipé, Jacob avait fort bonne façon.²² » Le terme « façon » fait ici l'objet d'un emploi familier, comme synonyme de l'air ou de la mine. Le *je* narrateur restitue les pensées du *je* narré au moment où celui-ci se contemple dans le miroir : l'emploi familier vient faire entendre une discordance entre l'apparence de Jacob, qui se métamorphose sous ses propres yeux, et le langage paysan, comme si ce dernier était un indice de son origine,

¹⁷ Marivaux, *La Vie de Marianne*, éd. Jean-Marie Goulemot, Paris, LGF, 2007, p. 86.

¹⁸ Marivaux, *Le Paysan parvenu*, éd. É. Leborgne, Paris, Flammarion, p. 236.

¹⁹ Voir notamment J.-P. Sermain, *Rhétorique et roman au dix-huitième siècle : l'exemple de Prévost et de Marivaux (1728-1742)*, Oxford, the Voltaire foundation, 1985, p. 58.

²⁰ Marivaux, *Le Paysan parvenu*, éd. cit., p. 55-56.

²¹ *Ibid.*, p. 153.

²² *Ibid.*, p. 59.

qui ressort au moment où elle a perdu de sa visibilité. On pourrait ainsi analyser la phrase de Jacob comme un lapsus linguistique : le langage – qui chez Marivaux est toujours le signe de l'être – vient démasquer le paysan sous son déguisement²³.

Dans le cas de *La Vie de Marianne*, le langage populaire – celui du milieu dans lequel Marianne a été élevée – fait l'objet d'un traitement fort différent : Marianne doit prouver qu'elle a toujours été imperméable au langage de ceux qui l'ont recueillie. Mais cette démonstration essentialiste est bien l'œuvre de la mémorialiste elle-même²⁴. Dans cette perspective, la dissimulation de l'origine linguistique fait tout à fait sens : s'il faut éviter de faire entendre la langue que Marianne parlait dans son enfance, c'est parce que cela viendrait miner la démonstration de la mémorialiste. De fait, le langage populaire est toujours, dans *La Vie de Marianne*, le langage des autres²⁵. On sait que la querelle entre la lingère et le cocher, dans la Seconde partie du roman, a fait couler beaucoup d'encre. Marianne y donne à entendre la dispute entre sa logeuse, Madame Dutour, et un cocher, en restituant les insultes et les invectives que s'adressent les deux personnages. La virulence des propos avait choqué les contemporains de Marivaux : s'il est possible pour Prévost de mettre en évidence le parcours linguistique de ses héros, car ce parcours se fait d'une langue à une autre, on reproche à Marivaux de faire entendre les variations diastratiques au sein d'une même langue. L'auteur a d'ailleurs répondu à ces critiques dans la Préface à la Seconde partie de *La Vie de Marianne* :

Il y a des gens qui croient au-dessous d'eux de jeter un regard sur ce que l'opinion a traité d'ignoble ; mais ceux qui sont un peu plus philosophes, qui sont un peu moins dupes de distinctions que l'orgueil a mise dans les choses de ce monde, ces gens-là ne seront pas fâchés de voir ce que c'est que l'homme dans un cocher, et ce que c'est que la femme dans une petite Marchande.²⁶

Marivaux, certes, donne à entendre la diversité des langages et les différentes formes d'expression, signe de sa curiosité linguistique, comme le remarque Fabienne Boissieras²⁷. Mais plaçons-nous dans une autre perspective, celle de la fabrique des Mémoires. Marianne, la mémorialiste, contrôle ce qu'elle présente ou non dans son récit : elle pourrait tout aussi bien passer sous silence le langage de Madame Dutour, qui révèle la bassesse de la condition dans laquelle elle a été élevée. Une remarque apparemment anodine de la mémorialiste nous signale que l'épisode de la querelle a été placé consciemment dans son récit :

Mme Dutour était fière, parée, et qui plus est assez jolie, ce qui lui donnait encore une autre espèce de gloire. [...] Mme Dutour donc se sentit offensée de l'apostrophe ignoble du cocher (je vous raconte cela pour vous divertir), la botte d'herbes sonna mal à ses oreilles. Comment ce jargon-là pouvait-il venir à la

²³ Sur cette question, voir Marie-Hélène Huet, *Le Héros et son double. Essai sur le roman d'ascension sociale au XVIII^e siècle*, Paris, José Corti, 1975, p. 31-48.

²⁴ Voir Christophe Martin, *Mémoires d'une inconnue : étude de La Vie de Marianne de Marivaux*, Mont-Saint-Aignan, PURH, 2014, p. 134-141.

²⁵ Voir Florence Magnot-Ogilvy, *La Parole de l'autre dans le roman-mémoires*, Louvain ; Paris, Peeters, 2004, p. 30.

²⁶ Marivaux, *La Vie de Marianne*, éd. cit., p. 112-113.

²⁷ F. Boissieras, « Marivaux ou la confusion des genres », Aphrodite Sivetidou et Maria Litsardaki (dir.), *Roman et théâtre : une rencontre intergénérationnelle dans la littérature française*, Paris, Classiques Garnier, 2010, p. 73-84.

bouche de quelqu'un qui la voyait ? Y avait-il rien dans son air qui fît penser à pareille chose ?²⁸

Marianne, qui s'adresse ici à son amie – c'est à elle qu'elle raconte l'histoire de sa vie –, interrompt son récit pour le commenter et précise : « je vous raconte cela pour vous divertir ». Comme souvent chez Marivaux, toute marque d'innocence qui engage l'éthos de la mémorialiste doit être considérée avec méfiance. Si donc Marianne ne raconte pas cette scène pour « divertir » son énonciataire, quelle pourrait en être la fonction ? La scène de la querelle montre Mme Dutour échouant à se faire passer pour une femme de la bonne société. C'est du moins l'analyse que livre la mémorialiste : Mme Dutour, bien « parée », est vexée d'avoir été reconnue pour une femme du peuple par le cocher. Le langage que choisit le cocher pour s'adresser à elle signale en effet qu'il n'est pas dupe du travestissement. Ainsi reconnue pour ce qu'elle est, Mme Dutour tombe le masque et laisse apparaître, par son langage, sa véritable origine :

[...] elle laissa là le rôle de la femme respectable qu'elle jouait, et qui ne lui rapportait rien, se mit à sa commodité, en revint à la manière de querelle qui était à son usage, c'est-à-dire aux discours d'une commère de comptoir subalterne ; elle ne s'y épargna pas.²⁹

Mme Dutour, comme Jacob s'examinant paré dans la glace, est donc prise en flagrant délit de travestissement. Cette scène doit ainsi être mise en rapport avec la démonstration que Marianne entend mener dans ses Mémoires. La mémorialiste semble ici montrer qu'il est impossible de cacher ses origines, puisque celles-ci réapparaîtront dans le langage. La conclusion qui devrait s'imposer au lecteur est donc la suivante : puisque Marianne ne s'est trahie nulle part dans ses Mémoires, il faut bien qu'elle soit ce qu'elle dit, c'est-à-dire d'ascendance noble. Au début de son récit, Marianne remarquait d'ailleurs : « [...] avec ces gens-ci, je n'étais pas contente, je leur trouvais un jargon, un ton brusque qui blessait ma délicatesse³⁰ ». On doit supposer que, si Marianne fait une place à ces formes d'expression dans ses Mémoires, c'est pour mieux manifester ce décalage. En citant le « jargon » de ceux qui l'ont élevée, et surtout en commentant ce dernier par des jugements épilinguistiques³¹ dépréciateurs, la mémorialiste entend montrer que son éducation linguistique n'a pas réussi à affecter sa véritable nature.

Mais cette démonstration butte sur une question à laquelle Marianne ne répond jamais : comment la mémorialiste en est-elle venue à maîtriser la langue qui est la sienne ? Et pour cause : si Marianne y répondait, si elle se représentait en train d'acquérir sa langue – résultat d'une formation, comme Jacob, plutôt que manifestation de sa qualité –, elle mettrait à mal la logique essentialiste de son récit. On retrouve un phénomène semblable de dissimulation de l'origine³² dans *La Paysanne parvenue* de Mouhy, qui se donne comme une réécriture en partie parodique du roman de Marivaux. Contrairement à Marianne, l'héroïne, Jeannette, est une paysanne qui a réussi à acquérir, par alliance, le titre de marquise. Elle révèle son identité dès la première phrase de ses Mémoires :

²⁸ Marivaux, *La Vie de Marianne*, éd. cit., p. 154.

²⁹ *Ibid.*, p. 155.

³⁰ *Ibid.*, p. 86.

³¹ Il s'agit des jugements de valeur que les locuteurs portent sur la langue utilisée et les autres langues. Voir Jean Dubois, *Grand Dictionnaire Linguistique et Sciences du Langage*, Paris, Larousse, 2007, p. 184.

³² À propos du voilement de l'origine, visible au niveau de l'emboîtement des récits, voir Jan Herman, « Variations sans thème. *La Vie de Marianne* et la question de l'origine », Franck Salaün (dir.), *Pensées de Marivaux*, Amsterdam ; New York, Rodopi, 2002, p. 11-22.

Il m'en coûte infiniment d'avouer ma naissance ; le rang que je tiens aujourd'hui dans le monde en est peut-être la cause. [...] Cependant, quoi que je fasse, je ne puis m'accoutumer à me ressouvenir que la marquise de L. V. qui tient aujourd'hui sa place dans le monde, est dans le vrai Jeannette, fille de Jean B. bûcheron de la forêt de Fontainebleau.³³

Le roman repose donc sur une intrigue linguistique : comment une paysanne a-t-elle pu acquérir la forme d'expression qui est la sienne au moment où elle prend la plume ? Cette question est d'autant plus importante que Mouhy, dans toute la première partie du roman, donne volontiers à entendre le langage des personnages populaires qui entourent l'héroïne. Alors que Jeannette vient de recevoir une lettre du marquis, elle demande à son ami Colin de la lui lire. La lettre du marquis se trouve citée dans les Mémoires ; elle est suivie du commentaire de Colin :

[...] s'il parle à bon escient, il faut tout droit l'accepter, et ne faire point tant de raisonnements : c'est ce qui perd la plus grande partie de nos filles. Elle font les réservées ; chipotons, lanternons, qu'en arrive-t-il ? le gaillard prend parti ailleurs, il en trouve de moins difficultueuses ; elles en enrageons, zeste, l'oiseau est déniché ; ils n'en veulent plus, et dame, ce sont les regrets : n'est-il pas vrai, Jeannette³⁴ ?

La parole de Colin, rapportée au discours direct par la mémorialiste, fait apparaître plusieurs tournures qu'on attribue de façon très codifiée, selon une tradition littéraire, au langage paysan. Elle contraste ainsi avec la lettre du marquis précédemment citée, qui était linguistiquement hétérogène au corps textuel des Mémoires. Cette dissonance signale la trajectoire linguistique de la mémorialiste. Mais il est intéressant de remarquer que cette trajectoire linguistique n'est jamais donnée à entendre. Il est certain qu'au début de son parcours, Jeannette parle de la même façon que Colin. Cependant, tous les discours de Jeannette semblent, au moins en partie, réécrits par la mémorialiste pour les rendre acceptables. Ce phénomène apparaît également au niveau des échanges épistolaires entre le marquis et Jeannette. Alors que les lettres du marquis et d'autres personnages sont souvent restituées dans le corps des Mémoires, celles de Jeannette en sont, pendant une large partie du roman, absentes. La mémorialiste en restitue le contenu sous forme de discours narrativisé. Ainsi, dans la quatrième partie :

J'écrivis une grande lettre au marquis, et je lui fis part de tout ce qui m'était arrivé [...]. Je me sentis une consolation extrême d'avoir écrit au marquis ; c'était la première des lettres qu'il avait eues de moi, où les sentiments de mon cœur étaient si clairement énoncés. Rien ne soulage tant que de pouvoir exprimer de ce que l'on pense, surtout lorsqu'on n'est pas retenue par les lois de la bienséance et de la modestie ; il s'en serait bien fallu que j'eusse osé lui exprimer de bouche, ce que ma plume lui traça ; il m'a avoué depuis que la réception de ma lettre l'avait comblé de joie [...]³⁵

Pourquoi ne pas restituer la première lettre de Jeannette ? Non seulement elle marque un moment-clé dans la trajectoire linguistique du personnage – le passage à l'écriture, qui prépare à sa métamorphose en mémorialiste –, mais encore elle contient un aveu amoureux susceptible d'émouvoir le lecteur. Jeannette ne manque pas, à cet égard, de

³³ Mouhy, *La Paysanne parvenu*, éd. cit., p. 35.

³⁴ *Ibid.*, p. 43.

³⁵ *Ibid.*, p. 174-175.

souligner ses talents rhétoriques : « les sentiments de mon cœur étaient [...] clairement énoncés », précise-t-elle. En réalité, le basculement de la lettre au discours narrativisé permet de cacher le langage de l'héroïne, qui n'a pas encore été perfectionné selon les normes en vigueur. Le procédé est récurrent dans tout le roman. Dans la cinquième partie : « La lettre de Saint-Agnès fut celle qui me coûta le moins, et qui fut la plus longue³⁶ ». Dans la sixième partie : « j'écrivis à M. de Saint-Fal sur-le-champ ; je lui mandai que dans la confiance où j'étais de sa parfaite probité, je ne voulais suivre d'autres conseils que les siens³⁷ ». Dans la huitième partie : « je crus devoir écrire à mon amant, et dans ma lettre je l'avertissais de tout ce qui m'était arrivé, en le priant au nom de tout ce qui lui était de plus cher, de me faire partir, et de ne pas me mettre dans le cas de le perdre peut-être pour jamais³⁸ ». Dans la dixième partie : « j'écrivis à Saint-Fal ; je crus devoir lui apprendre la visite que son oncle m'avait rendue, aussi bien que les discours qu'il m'avait tenus ; je lui demandai conseil à ce sujet ; et pour avoir lieu de lui exposer la situation délicate de mon âme, je le flattais sur sa délicatesse et son désintéressement³⁹ ».

Ce passage systématique au discours narrativisé apparaît comme le moyen, pour la mémorialiste, de dissimuler des discours perçus comme imparfaits. De fait, on ne trouve une lettre écrite par l'héroïne qu'à la onzième partie, vers la fin des aventures. La restitution de la lettre signale que le discours de Jeannette est désormais suffisamment formé pour pouvoir être cité. Cette lettre fait écho à la dernière lettre écrite par Jeannette, qui est présentée, en vertu de l'organisation rétrospective du roman, dans la Préface des Mémoires⁴⁰. Dans cette Préface, l'éditeur fictif racontait comment il avait découvert les Mémoires de la marquise de L. V., et restituait la lettre que cette dernière lui avait adressée avec le manuscrit. Jeannette épistolière est donc citée au seuil des Mémoires – qui correspond à la fin des aventures –, établissant ainsi une boucle avec les lettres écrites de sa main qu'elle cite à la fin du roman. Ce jeu entre les lettres narrativisées et les lettres restituées fait apparaître le travail de réécriture menée par la mémorialiste, telle une cicatrice textuelle qui signalerait son origine. C'est un moyen de voiler l'origine linguistique pour ne faire apparaître que le résultat de la formation. La mémorialiste tente de cacher la façon dont elle parlait au début de ses aventures, parce qu'elle doit montrer qu'elle « mérite assurément le rang qu'elle occupe dans le monde⁴¹ ». On voit ainsi apparaître une tension entre la conception essentialiste de la langue et le travail d'écriture que révèle le roman-mémoires, celui-ci en venant progressivement à remettre en cause celle-là. La dissimulation de la formation linguistique – dissimulation qui rend la trajectoire sociale de l'héroïne assez peu vraisemblable – signale en creux le travestissement auquel se livre la mémorialiste dans ses Mémoires.

La métamorphose linguistique et ses implications

³⁶ *Ibid.*, p. 204.

³⁷ *Ibid.*, p. 212.

³⁸ *Ibid.*, p. 286.

³⁹ *Ibid.*, p. 350.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 33.

⁴¹ *Ibid.*, p. 34.

Rien d'étonnant, donc, si d'autres romans-mémoires de la même période exploitent avec force cette invraisemblance : le héros ou l'héroïne, quittant son milieu social, se trouve instantanément doté de la faculté de s'exprimer dans la langue qui sera la sienne lorsqu'il écrira ses Mémoires. Dans *Jeannette seconde ou la nouvelle paysanne parvenue*, la métamorphose linguistique de l'héroïne apparaît d'autant plus invraisemblable qu'elle n'est pas expliquée. L'héroïne la souligne dans la Préface de ses Mémoires : « Jeannette Auteur ; que cela est comique ! L'audace avec laquelle je me présente, pour grossir le nombre des Ecrivains du siècle, me réjouit : je la condamne cependant ; mais elle m'amuse.⁴² » L'autodérision de la mémorialiste souligne l'incongruité d'une formule romanesque qui, depuis Marivaux, est devenue un lieu commun : preuve qu'elle peut être parodiée. Rien ne vient atténuer, même de façon artificielle, cette invraisemblance : la narratrice raconte comment elle a appris à s'habiller et à se tenir, mais pas comment elle a appris à abandonner le langage paysan que parlent tous ses proches. Jeannette, qui a réussi à se faire admettre au couvent sous le nom de Mademoiselle de Bigard, passe pour une femme de qualité, sans qu'on sache ce qui lui permet de soutenir la supercherie : « ma figure, mes façons, mon langage même éloignoient sur mon compte toute idée d'un état rustique⁴³ », écrit-elle. Sa véritable identité ne manque d'être révélée que lorsque son père vient lui rendre visite. Il demande à une pensionnaire, Sainte-Agathe, la possibilité de voir sa fille :

Sainte-Agathe lui dit assez cavalièrement pour toute réponse, qu'il n'y avoit point de Jeannette parmi les Pensionnaires. Palsangué, repliqua mon pere, (ceci me fut rapporté dans la suite) faut bien qu'elle y soit [...]. Sainte-Agathe ne doutoit nullement par le langage de Maître Robert, qu'il ne fournît aux témoins qu'elle donnoit à notre entrevue, une scène aussi réjouissante pour eux qu'humiliante pour moi.⁴⁴

Il est vrai que Maître Robert parle un « jargon villageois⁴⁵ » et utilise des « termes assez grossiers⁴⁶ » que l'héroïne n'hésite pas à citer, pour mieux s'en distinguer : « j'avoue que les morguienne, les tatigué, les gentilleses du Vicair et les talens de Thomas Fouquet me [...] rendoient [sa visite] insupportable⁴⁷ ». À l'inverse, lorsque Jeannette parle aux autres pensionnaires, elle semble manier parfaitement la langue⁴⁸. Comme dans *La Vie de Marianne*, la mention du langage paysan sert à insister sur le décalage entre l'origine sociale de l'héroïne et son comportement actuel. Mais dans *La Vie de Marianne*, ce décalage était au service du plaidoyer de l'héroïne, qui disait être d'ascendance noble : il n'y a rien qui l'explique dans *La nouvelle paysanne parvenue*.

Une conclusion semble s'imposer. Les romans présentant les Mémoires d'un paysan ou d'une paysanne se sont multipliés au point de devenir une formule romanesque identifiable comme telle : la virtuosité avec laquelle l'héroïne manie la langue, sans avoir pu bénéficier d'aucune formation linguistique, signale ainsi le figement du *topos*. La conception essentialiste qui sous-tend le roman-mémoires – le langage est le signe de l'identité – est alors préservée : si la paysanne avait pu apprendre à parler comme une femme de qualité, il aurait fallu questionner le système qui attribue à chacun une place en fonction de ses

⁴² Gaillard de la Bataille, *Jeannette seconde ou la nouvelle paysanne parvenue*, éd. cit., p. 3.

⁴³ *Ibid.*, p. 28.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 24-25.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 34.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 31.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 33.

⁴⁸ Voir la longue réplique de Jeannette au discours direct, *ibid.*, p. 27.

origines. Mais si ce déplacement d'un milieu à un autre se signale, par l'absence volontaire de formation linguistique, comme un pur pari romanesque ou comme un jeu de masques, alors la croyance en une qualité fondée sur la naissance reste préservée. On voit ainsi à quel point la mention ou non de la métamorphose linguistique du héros ou de l'héroïne a des implications politiques : elle est à relier à un imaginaire de l'identité qu'elle peut contribuer soit à questionner, soit à entériner.

Preuve en est que, dans d'autres romans-mémoires de la même période qui reprennent cette intrigue, le figement s'accroît. Dans *Le Paysan gentilhomme ou aventures de M. Ransau* de Catalde (1737), le passage du héros à l'Académie, qui est censé lui conférer sa maîtrise de la langue, est expédié en quelques lignes :

Après m'avoir bien équipé, [mon père] m'envoya en pension à l'Académie de Bruxelles, où on n'oublia rien pour me corriger de ce que j'avois de ridicule, & pour me faire apprendre ce qui convient à un homme de qualité, de sorte que je me trouvai en peu de tems en état de pouvoir, sans honte, me produire partout.⁴⁹

La formation linguistique, pourtant essentielle si l'on considère que le héros a été amené à devenir mémorialiste, n'est pas même mentionnée. C'est donc qu'elle n'est pas importante : l'auteur la présente pour des raisons de vraisemblance, car il lui importe d'expliquer pourquoi son héros va pouvoir se mouvoir dans la haute société, mais elle ne nourrit en rien une interrogation sur la possibilité d'une métamorphose sociale.

Ce silence sur la formation linguistique contraste avec des romans-mémoires, fondés sur le même principe, où elle devient au contraire un véritable sujet de préoccupation. Dans les *Mémoires et aventures d'un bourgeois qui s'est avancé dans le monde* de Digard de Kerguette (1750), le mémorialiste, fils d'un couple de bourgeois peu fortunés, bénéficie d'une éducation particulièrement poussée. Il s'adonne avec passion à la « science puérile de sillabes & de mots [qui] plonge [la] mémoire dans un cahos de paroles⁵⁰ ». Épris de Mademoiselle Gauthier, le héros entreprend alors de rédiger une « fable » intitulée *L'Amant timide*. Mais le mémorialiste ne cite pas la fable en question :

Ce seroit ici le lieu de prouver que si j'écris mal en prose, je sçais faire encore de plus mauvais vers : mais malgré l'aveugle prétention de tout Auteur pour ses productions bonnes ou mauvaises ; l'amour propre m'empêche de rapporter aujourd'hui ces vers que le même amour propre a fait naître alors. C'est pourquoi le Lecteur voudra bien se contenter d'en voir l'argument.⁵¹

En choisissant de donner l'argument plutôt que le texte de la fable, le mémorialiste, prenant ses distances par rapport au *je* narré, dissimule par le résumé son usage maladroit de la parole. Mais cette maladresse va ensuite être vantée comme une preuve de sa vertu. Le jeune bourgeois n'ayant pas la maîtrise rhétorique de ses camarades, il se distingue dans d'autres domaines et se révèle fort bon mathématicien. Ayant rencontré le professeur qui l'initiera aux mathématiques, il remarque : « L'heureuse facilité avec laquelle il s'exprimoit, me captiva autant que l'importance et la clarté des principes qu'il exposoit. Je me sentis entraîné par un attrait auquel je me gardai bien de résister⁵². » Tandis que l'art rhétorique

⁴⁹ Catalde, *Le Paysan gentilhomme ou aventures de M. Ransau*, Paris, Pierre Prault, 1737, p. 6.

⁵⁰ Digard de Kerguette, *Mémoires et aventures d'un bourgeois qui s'est avancé dans le monde*, La Haye, Néaulme, 1750, p. 8.

⁵¹ *Ibid.*, p. 15-16.

⁵² *Ibid.*, p. 24-25.

apparaît comme la chasse gardée des hommes de qualité, les mathématiques seraient-elles ce nouveau langage où les bourgeois pourraient exceller ? C'est l'idée que développe un peu loin le narrateur, lorsqu'il remarque que la salle de Droit est pleine de fils de bonne famille alors que la salle des mathématiques est presque déserte : « Quel charme peut les occuper au point de préférer ce tortueux labyrinthe, où [...] on enseigne l'art de duper les hommes plutôt que celui d'éclaircir et de terminer leurs différends ?⁵³ » Le langage mathématique, présenté comme clair et universel, ne dépend pas, aux yeux du héros, d'une virtuosité rhétorique déterminée, en grande partie, par la formation et donc le statut social – moyen sans doute, dans un ouvrage où l'origine bourgeoise du mémorialiste entre en contradiction avec sa légitimité à recourir au genre des Mémoires, de défendre par ce chleuisme un usage moins virtuose mais à ses yeux plus honnête de la parole. L'apprentissage linguistique devient alors le signe de la valeur du héros.

Ainsi le mémorialiste bourgeois de Digard de Kerguette n'est ~~ainsi~~ pas sans faire penser à Jean-Jacques, qui bénéficiera lui aussi d'une formation linguistique. Dans plusieurs scènes des *Confessions*, Rousseau se représente en train d'acquérir la langue dans laquelle il écrira ses Mémoires. Ainsi l'abbé de Gouvon, auquel l'a présenté Madame de Warens, lui apprend à se corriger :

Je m'accoutumai à réfléchir sur l'élocution, sur les constructions élégantes ; je m'exerçai à discerner le français pur de mes idiomes provinciaux. Par exemple, je fus corrigé d'une faute d'orthographe, que je faisais avec tous nos Genevois, par ces deux vers de la *Henriade* :

Soit qu'un ancien respect pour le sang de leurs maîtres
Parlât encor pour lui dans le cœur de ces traîtres.

Ce mot *parlât*, qui me frappa, m'apprit qu'il fallait un *t* à la troisième personne du subjonctif, au lieu qu'auparavant je l'écrivais et prononçais *parla* comme le présent [sic] de l'indicatif.⁵⁴

Rousseau montre ici comment il a été amené à abandonner ses « idiomes provinciaux » pour apprendre à parler un « français pur » – mouvement qui renvoie à la trajectoire du narrateur lui-même, depuis Genève jusqu'aux salons parisiens. Le *je* narrant prend ici ses distances avec son langage d'origine, adhérant aux jugements épilinguistiques de son maître sur la « pureté » de la langue. Il importe en effet à Rousseau d'expliquer sa trajectoire : tel est le fondement du projet autobiographique. Cette trajectoire étant aussi linguistique, le narrateur ne manque pas d'y consacrer quelques réflexions. Mais la métamorphose linguistique, loin d'être présentée comme honteuse, signale la valeur du héros : le mérite d'un individu dépendant moins de sa naissance que sa singularité, la formation linguistique peut trouver place, sans voile, dans le récit.

Les romans-mémoires font apparaître une tension entre l'homogénéité linguistique – le mémorialiste présente le résultat de son apprentissage – et des phénomènes d'hétérogénéité qui interviennent au niveau narratif. On pourrait ainsi défendre l'idée que, dans cet ensemble d'œuvres romanesques⁵⁵, le jeu sur la présence, l'absence ou la dissimulation de la formation linguistique révèle différents « styles épistémologiques ». Le style épistémologique désigne l'ensemble des manières propres à un individu d'écrire ses

⁵³ *Ibid.*, p. 26.

⁵⁴ Rousseau, *Les Confessions*, éd. Jacques Voisine, Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 122.

⁵⁵ Excepté, bien sûr, *Les Confessions*, que nous avons citées pour prolonger la réflexion.

résultats scientifiques⁵⁶ : il s'agirait, dans le cas présent, de la logique qu'adopte le mémorialiste lorsqu'il s'agit pour lui de raconter sa trajectoire.

Dans un certain nombre de romans-mémoires, la formation linguistique est totalement ou en grande partie passée sous silence : le héros ou l'héroïne passe d'un état linguistique à un autre, sans que les modalités de ce changement soient explicitées. Le héros de basse extraction prend alors le masque langagier du mémorialiste. Divers phénomènes narratifs viennent suggérer ce travestissement. Le basculement des paroles aux discours indirect ou au discours narrativisé, en particulier, signale le travail d'écriture et de réécriture du mémorialiste, venant jeter le doute sur son parcours et les ressorts de sa métamorphose. Dans ce cas, le récit repose sur un fondement essentialiste avec lequel l'auteur joue. Dans d'autres cas, le mémorialiste peut mettre en évidence les étapes par lesquelles il est passé pour maîtriser sa langue. Le fondement essentialiste du discours fait alors l'objet d'un examen – ce qui ne signifie pas pour autant qu'il est récusé. Le décalage entre l'origine du héros et le langage des Mémoires peut alors devenir source d'inquiétude, en signalant des phénomènes d'altération (la perte de la « langue naturelle ») ou, à l'inverse, la capacité du héros à acquérir une maîtrise langagière capable de voiler, au moins partiellement, l'origine linguistique. Dans d'autres cas encore, l'apprentissage du langage peut servir à appuyer le plaidoyer du narrateur : sa transformation linguistique l'éprouve et le distingue.

Étudier la façon dont est raconté l'apprentissage linguistique permet de mettre en évidence la concurrence entre des conceptions de l'identité, qui se trouvent ainsi questionnées et qui entrent en concurrence les unes avec les autres, parfois à l'intérieur d'une même œuvre.

⁵⁶ Le style épistémologique permet notamment de comprendre comment pensent deux disciplines différentes : quand nous nous situons dans une discipline, nous adoptons un style de démonstration qui repose sur un certain nombre de présupposés implicites. Voir Michèle Lamont, *How professors think*, Cambridge, Massachusetts, Harvard university Press, 2009.